

Le vent a dit son nom



AU DIABLE VAUVERT

Mohamed Abdallah

Le vent a dit son nom

Roman



ISBN : 979-10-307-0646-8

© Éditions Apic, 2021

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

*À mes éditeurs, qui m'ont soutenu
contre vents et marées et ont cru en ce livre;
Aux très rares, qui ont su redonner
un sens au mot fraternité.*

Hagard, l'enfant achevait de se préparer à la hâte. Ses gestes fébriles se succédaient, dictés par une voix maternelle qui prenait des accents autoritaires dissimulant une sourde panique. Remontant des chaussettes dont le haut venait lui caresser les genoux, non loin de sa culotte brune, le petit garçon boutonna sa chemise neuve, saisit son cartable et se rua au-dehors, retrouvant l'angoisse qui l'attendait depuis des heures devant la Mauresque, à laquelle il semblait faire ses adieux. L'enfant en était sûr : il ne reviendrait pas inchangé vers cette demeure. Et d'abord, était-il certain d'y revenir ? Le laisserait-on s'échapper du gouffre où on l'avait jeté ?

Voilà des semaines qu'il avait appris sa sentence, et ses protestations même muées en cris n'avaient pas fait changer sa mère d'avis. Il irait *là-bas*, qu'il le veuille ou non. « C'est pour son bien », ne cessait-elle de répéter. Lui avait surtout l'impression qu'elle

ne voulait pas contrarier Simone. Ah, comme elle vénérât Simone ! Ce que Simone disait ne pouvait qu'être juste, sage, presque saint. Alors, puisque la dame s'était mis en tête que le garçon irait *là-bas*, on ne pouvait qu'exécuter ses ordres avec le sourire. Un sourire dont Simone accompagnait d'ailleurs chacune de ses paroles et qui ajoutait du charme à ses discours. Comprenant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à sa peine, l'enfant s'était préparé pendant des jours à cette matinée.

En longeant la rue d'Arzew, encore assoupie à cette heure, il parvint à reprendre courage et, poussé par la hantise du retard, il transforma sa marche en course, son cartable trop lourd fermement accroché à ses épaules. Malgré ce sursaut, le garçon ne cessait de maudire son sort. Pourquoi donc avait-il fallu que sa mère rencontre Simone ? Pourquoi l'arrachait-elle à son monde pour le jeter dans un antre où aucun des siens n'avait jamais mis les pieds ? Ressassant ces questions avec une amertume gorgée de larmes, l'enfant s'engagea dans une ruelle qui partait sur sa droite et devait le conduire vers le lieu de ses tourments. Au fond de l'étroite allée, le collège des Palmiers se dressait devant lui, qui avait ralenti le pas, plus que jamais effarouché par ces murs jaunes, qu'il ne faisait jusqu'alors qu'apercevoir au loin lorsqu'il gambadait avec ses amis aux quatre coins d'Oran.

Et puis, il y avait cette masse de jeunes Français qui se pressaient vers l'immense porte marron, dans un joyeux brouhaha. Il hésitait à se laisser entraîner à l'intérieur, mais, repensant au visage suppliant de sa mère, il se convainquit de franchir le Rubicon, de se mêler à la multitude qui bientôt l'engloutit. Il ne s'était jamais senti si étranger sur une terre qui continuait d'être la sienne. L'enfant fixa le sol qu'il foulait, avant de relever les yeux vers le ciel dont le bleu s'éclaircissait, dessinant plus nettement quelques nuages blancs sur le fond. Pas de doute, ces repères éternels étaient toujours au rendez-vous. Alors pourquoi le monde l'entourant lui paraissait-il si aliénant ? Le garçon se demandait confusément d'où exactement arrivaient ces Français. On lui avait soufflé un jour que leurs parents venaient de par-delà la mer. Pourquoi étaient-ils venus chez lui et qui étaient-ils au juste ?

Tandis que le torrent de collégiens se déversait dans la cour bordée de platanes, il s'échappa enfin de cette marée humaine et erra un moment dans ce nouveau monde, louvoyant entre les groupes qui déjà s'étaient formés. Il cherchait, sans trop d'espoir, des visages qui lui auraient été familiers, et ne savait quoi faire ni où aller. Soudain, un collégien en retard surgit dans son champ de vision, l'envoya valdinguer et poursuivit sa course. Il tituba, avant de sentir une main ferme lui saisir le coude. Il leva les yeux et aperçut un pion en uniforme gris. « Ta place est là-bas », fit-il en lui indiquant un préau à

la droite de l'immense escalier qui montait depuis la cour.

Le jeune garçon acquiesça et se dirigea vers l'allée des sixièmes, sans entendre la réflexion d'une autre surveillante qui avait observé la scène : « Il est mignon, ce bambin ! Et un peu différent... »

Une chevelure auburn rassemblée en un chignon soigné, des taches de rousseur parsemant ses joues, une douceur prévenante dans ses yeux clairs, Simone apparut bientôt en bout de file, fit signe à ses élèves de se ranger puis les guida jusqu'à leur salle de classe. Arrivée devant la porte, elle y resta droite comme un i, attendant que les collégiens y pénétrèrent. Lorsqu'il passa devant elle, elle adressa un sourire à l'enfant ; il lui répondit en maudissant intérieurement la lubie de cette enseignante qui croyait bon de déraciner ce petit oranger pour l'ajouter à sa collection de bougainvilliers.

Il observait les costumes flambant neufs de ceux qui seraient à présent ses camarades, saisissait leurs galéjades sans en rire, sans partager leur indolence narquoise. Il n'était pas comme *eux* pour sûr. Jusqu'alors, il ne s'était jamais demandé qui il était vraiment. Son identité résidait vaguement dans cette insouciance partagée par tous les mêmes de son âge, dans les jeux, la langue et les réflexes qu'une condition commune imprimait à

tous ses semblables depuis leur naissance. Voilà qu'à présent, il se retrouvait entouré par une altérité oppressante.

Il prit bientôt place au fond de la salle, sans jeter un regard au camarade installé à ses côtés. En cette heure, il n'était plus concentré que sur sa détresse. En effet, les uns après les autres, les élèves se levaient, répétaient leur nom puis leur prénom. L'enfant était paniqué. Ainsi donc, on attendait de lui qu'il prenne la parole au milieu de ces inconnus, lui qui avait trouvé quelque réconfort dans un mutisme observateur depuis son entrée dans l'établissement ? Il se prenait à trembler au fur et à mesure que le moment fatidique approchait. Lorsque vint son tour, le petit garçon se redressa d'un mouvement, faisant presque tomber sa chaise à la renverse, et les yeux fixés droit devant lui, il prononça, cria presque son nom : « Ramdane, Anir Ramdane ! »

Au moment où ces paroles avaient franchi les lèvres de l'enfant, une jeune fille, assise au premier rang, s'était retournée vers lui et lui avait adressé un sourire angélique. Alors qu'il se rasseyait lentement, il ne cessait d'observer cette apparition inattendue, cette douce incongruité surgie au cœur d'un univers si intimidant. Sa tenue, son attitude, ses manières, ne la distinguaient point des

autres filles. Mais sa peau mate, ses cheveux bruns, bouclés et soyeux, ses grands yeux noirs brûlants comme le soleil du pays... Non, ce ne pouvait être une Française. À la pensée qu'il n'était finalement pas tout à fait seul dans cette marée étrangère, le cœur d'Anir se réchauffa quelque peu.

Davantage maître de ses émotions, Anir n'en restait pas moins méfiant, à l'affût d'un danger qui aurait pu surgir et l'agripper par le col. Tâchant de se concentrer, il ramena son attention à la séance de lecture qui commençait déjà. Dire que c'était ainsi que son incroyable aventure avait débuté... Il avait suffi que Simone le remarque un livre à la main, puis qu'elle mène son enquête avant de l'entraîner dans cette galère. Dans quelques moments, l'attention serait fixée sur lui, on attendrait. Et il ne s'agirait pas d'annoncer son nom, ça non ! Il lui faudrait lire du Maupassant, rien de moins. Contenant ses tremblements, il tentait de garder son calme, une perle de sueur coulant le long de son front à mesure que s'écoulaient les minutes.

Tout à coup, les regards convergèrent vers lui. Sans prendre d'inspiration, Anir se mit à lire. À lire ? Plutôt à respirer, à ressentir, à vivre. En un instant, la salle de classe, le collège et le monde entier s'envolèrent. Peu lui importait pour l'heure d'avoir été transplanté dans ce lieu étrange. Seul comptait le dialogue entre Maupassant et lui. Il lui semblait que chaque mot touché par son regard,

répété par sa bouche, venait l'enserrer doucement, d'une étreinte magique, se joignait à ses prédécesseurs et faisait disparaître toutes les inquiétudes de l'enfant, les remplaçant par un beau rêve, mystérieux et prometteur. Alors, enfermé avec délice dans une bulle d'air frais, il pouvait oublier le temps d'une lecture la peur qui l'avait étranglé en cette matinée.

Le pas lourd, ses narines frémissant aux senteurs salées transportées par le vent oranais, Anir revenait vers la Mauresque. Il était encore étourdi par la journée qui venait de s'écouler. Il avait tant redouté ce baptême du feu qu'il peinait à retrouver ses repères, ses habitudes, et ce alors même qu'il reprenait un chemin arpenté mille fois depuis son enfance. Après cela, la vie allait-elle reprendre son cours normal ? Non, à l'évidence. Son existence venait de subir une métamorphose, d'émerger de son cocon en chrysalide hésitante mais touchée par la grâce, une grâce qu'Anir n'avait certainement pas cherchée mais que le destin avait déposée sur ses épaules.

Approchant de sa maison, l'enfant remarqua une petite foule amassée devant la porte d'entrée. Des murmures joyeux, des conversations excitées la traversaient. Depuis qu'on avait appris qu'Anir allait entrer au collège des Palmiers, une rare fébrilité s'était saisie de tous les habitants de la

Mauresque. Ainsi donc, l'un des leurs allait se mêler aux *autres*, ou tout du moins les approcher sans se rendre coupable d'une quelconque infraction. Ce n'était pas non plus n'importe quel bambin qui allait s'aventurer vers ces terres inconnues : Anir était l'enfant chéri de l'impasse des artisans.

Une sage malice rayonnait de ses traits, et on avait toujours l'impression qu'il en savait plus qu'il ne voulait bien le dire, qu'une réflexion astucieuse se cachait derrière ses sourires. Son esprit vif et sa bonne bouille faisaient le bonheur de la Mauresque et de ses environs ; un rappel par son charme si tranquille que le monde pouvait encore recéler de la délicatesse.

Aussi était-ce avec une expectative teintée d'appréhension qu'on avait attendu cette rentrée. Beaucoup à Oran auraient trouvé cela dérisoire. Quoi, n'avait-on pas des soucis plus importants que les tribulations d'un gamin découvrant son nouveau collège ? Ne pouvait-on le laisser se dépêtrer comme tous les autres garçons ? Pas à la Mauresque, et c'était là que résidait son unicité.

Tandis qu'Anir s'en approchait, on l'assaillait déjà de questions, comme s'il était revenu d'un périple de plusieurs mois. Les professeurs étaient-ils excessivement sévères ? Que leur apprenait-on *là-bas* ? Alors que l'enfant balbutiait de vagues réponses, ces appréhensions suspicieuses cédèrent bientôt le pas à de la joie, une joie simple et sans entrave, nourrie par des retrouvailles tant attendues.

Les voisins de l'impasse des artisans convergeaient à présent vers la Mauresque. Un serveur du café Medioni se mêla même à la petite foule, envoyé spécial de son patron. Quant à Yahia le mercier, il s'était déplacé en personne. Tous étaient poussés par un mélange de curiosité et d'inquiétude pour celui qui avait, malgré lui, bravé cette infranchissable barrière qui balafrait Oran, séparant l'univers européen de « l'autre monde ».

Si, après avoir passé une journée entouré d'étrangers, Anir n'était pas mécontent de se fondre de nouveau parmi les siens, la fatigue prenait à présent le dessus. Cédant à l'exténuation, murmurant quelques remerciements supplémentaires, il parvint enfin à rejoindre sa mère et à se soustraire à l'attention bienveillante mais éreintante de ses voisins.

Taos avait préparé Anir avec force conseils. Tout en habillant son fils avec une hâtive minutie, elle n'avait cessé de lui répéter ses directives, auxquelles le garçon avait acquiescé sans vraiment les entendre. Non, il ne parlerait point si on ne l'interrogeait pas. Oui, il se tiendrait correctement en présence de l'oncle Saïd. Non, il ne se laisserait aller à aucune facétie.

La rue d'Arzew bruissait d'une rumeur réconfortante. Anir retrouvait les sons, les lumières qu'il connaissait si bien. Jetant des regards autour de lui, il

voyait des visages familiers, sentait l'odeur de ce pain qui, d'ordinaire, ouvrait son appétit ou le rendait béant. Des garnements défroqués surgissaient à chaque coin de rue, courant à toute allure, évitant les passants peu commodes et bousculant les autres, quémendant quelque charité entre deux pitreries. Par leur présence farouche, ils emplissaient Oran d'une atmosphère déroutante. Ils portaient partout cette faim enfiévrée qui faisait luire leurs regards et trembler leurs voix. Anir les regardait sous un jour nouveau depuis qu'il s'était aventuré au collège des Palmiers, y avait vu les ébats d'une jeunesse heureuse et repue. Appartenaient-ils vraiment à la même terre que ces damnés chapardeurs ? Le contraste entre ses frères de rue et ceux qu'il devait côtoyer à présent ne lui avait jamais paru si frappant.

L'enfant aurait voulu s'attarder dans cet univers, se laisser porter par le flot de ses habitudes, se plonger dans cet air chargé des mille parfums de son quotidien, un quotidien dont il regrettait à présent de ne pas avoir davantage joui. Il médita sans s'en rendre compte sur son petit destin qui, en quelques jours, semblait s'être accéléré. Après des années passées dans une stase familière à défaut d'être toujours agréable, il était désorienté, vivant des événements qui s'apparentaient fort à des aventures. Que lui arrivait-il ? Pourquoi un tel bouleversement que rien ne laissait prévoir ?

2

La main ferme d'Aomar, qui le saisissait dès qu'il s'avisait de ralentir, ne lui laissait guère d'espoir. Il n'échapperait pas à ce rendez-vous familial. Alors, le jeune garçon continuait sa remontée à contre-courant. Ils avaient à présent pris sur leur gauche et se dirigeaient vers la rue de Mostaganem. Anir se sentait saisi par un étrange élan, sa marche comme dictée par un instinct aussi puissant que muet. Ses pas se firent plus déterminés et, tandis qu'ils passaient devant le marché couvert, sa nostalgie s'évapora lentement.

Les vagues souvenirs de son oncle Saïd ne cessaient de le hanter. Il lui semblait que cette destination prenait des atours fantasmagoriques, que le simple fait de s'en approcher lui apporterait... Quoi donc? Il ne le savait pas, mais était à présent sûr de vouloir le découvrir. Il remarqua à peine qu'Aomar n'avait pratiquement pas parlé de tout le trajet. Lui qui d'ordinaire saisissait la

moindre occasion pour instruire Anir ou, encore mieux, provoquer en lui des interrogations, n'avait soufflé mot, comme s'il appréhendait autant que son jeune voisin cette excursion.

En cet instant, il ne parvenait pas à détacher son esprit du but de cette expédition, d'autant qu'ils approchaient maintenant de leur destination.

En effet, à travers les reflets du soleil couchant à l'horizon, Anir apercevait le spectacle qu'on lui avait maintes fois décrit depuis vingt-quatre heures.

Un mur blanchi, protégeant un jardin foisonnant, enlaçait un portail en fer forgé peint en vert foncé. Cinq orangers enveloppaient un immeuble imposant dont la teinte olivâtre était de moins en moins discernable dans la pénombre ambiante. Ralentissant le pas, saisis d'un engourdissement palpable, ils frappèrent à une porte en bois de chêne qui s'ouvrit bien vite.

Ébloui par la clarté du vestibule, le regard d'Anir se fixa néanmoins sur un visage aimable.

« Bonjour, je suis le père Clément, le gardien de ces lieux, et de ses occupants. »

Il avait orné ces mots d'un gracieux sourire, avant d'ajouter : « Je préviens Saïd que ses invités viennent d'arriver. »

Le moine jeta un regard discret aux invités puis se déroba. Anir ne put s'empêcher de se sentir jugé. Peut-être projetait-il dans le regard du père Clément un étonnement curieux. Néanmoins, son

désir d'arriver au bout de ce chemin n'avait jamais été aussi fort, emboîtant le pas à leur hôte tandis qu'il les conduisait au salon, où on leur servit une orangeade.

Si l'intérieur qu'il découvrait ne versait guère dans l'ostentatoire, pour Anir, il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un village de tsars. Ils s'enfoncèrent dans des fauteuils en cuir noir. L'enfant, ébloui par ce raffinement, balayait du regard chaque détail tapissant ce décor, du lustre en cristal jusqu'aux ornements des étagères de la bibliothèque.

Les sens aux aguets, Anir demeurait entièrement accaparé par l'apparition prochaine de son oncle. Soudain, la porte par laquelle ils avaient pénétré un peu plus tôt s'ouvrit. Un homme fin, aux cheveux gris, à la peau légèrement ridée et à la démarche élégante s'avança vers eux. Une bienveillance mystérieuse déposée sur ses traits, une mélancolie avenante dans le regard, Saïd leur souhaitait la bienvenue. Une grâce extrême se dégageait de son être, animait ses lèvres en un énigmatique sourire.

Anir se sentait à présent transcendé, comme hypnotisé par cette vision. Son esprit était devenu brumeux, et en même temps tout devenait parfaitement clair. Plus clair que la glace d'un miroir. Oui, c'était cela. Anir avait face à lui un miroir. Mais non, s'exclama sa raison. Ce ne pouvait être un miroir, puisqu'un miroir reflétait la réalité, rien d'autre que la réalité. Or, Anir n'était pas Saïd, pour sûr. Comment aurait-il pu l'être ? Il n'était

qu'un enfant comprenant à peine ce qui lui arrivait. Comment pouvait-il se comparer à ce roi dont la splendeur rayonnait d'une manière si auguste ? Et pourtant...

Anir demeurait silencieux tandis qu'il suivait son oncle à travers une immense bibliothèque qui aboutissait sur la terrasse fleurie du premier étage. D'ici, ils surplombaient le jardin, impénétrable îlot de nature qui semblait receler on ne savait quel secret. D'autres invités s'étaient joints à eux : en sus du père Clément, Noredine, résident jovial de la Mauresque, et Larbi, leur voisin et activiste estimé de tous, allaient les accompagner au fil de la nuit. Tandis que les convives se mettaient à table, les discussions commençaient au rythme du cliquetis des couverts.

— Edward n'est pas là ? demanda le père Clément, une pointe de déception dans la voix tandis qu'il remplissait les bols des convives de bouillon à la semoule d'orge parfumé de thym sauvage et d'anis noir.

— Je crains que non, répliqua Saïd.

— Dommage, la soirée sera moins joyeuse sans ses notes de musique...

Edward... Parlaient-ils d'Edward Roth ? En d'autres circonstances, Anir aurait probablement laissé libre cours à sa curiosité, mais en cet instant il

était trop intimidé pour oser formuler la moindre question, d'autant que la conversation prit rapidement une tournure moins mondaine.

— Des nouvelles des camarades? demanda Aomar d'un ton énergique.

— Ils sont plutôt confiants ces jours-ci, répondit Larbi. Certains sont plus impatients que d'autres, mais nous tâchons de calmer leurs ardeurs.

— Et qu'as-tu contre ces fameuses ardeurs?

— Rien en soi, nous devons simplement éviter toute imprudence. Il ne reste que six mois avant que Abbane ne soit libéré; il vaudrait donc mieux temporiser. Et puis, comme ne cesse de le répéter Youcef, il faut nous assurer de l'appui des paysans avant d'entamer quoi que ce soit. Les centres névralgiques de notre lutte sont peut-être dans les villes, mais si nous nous y limitons, les autorités auront tôt fait de nous enfermer derrière leurs barbelés... et alors nous n'aurons plus que nos yeux pour pleurer.

— J'entends tes craintes, mais le meilleur moyen d'entraîner le monde rural à notre suite n'est-il pas de déclencher la révolution dès maintenant? Nous leur prouverons ainsi que nous sommes déterminés à nous battre, à donner corps à nos mots et nos corps à la cause, que nous ne sommes pas des apparatchiks refaisant le monde tout en demeurant accrochés à leur confort citadin.

— Certes, intervint Saïd, mais si nous nous précipitons, que nous échouons dans nos projets

ou que nous nous faisons prendre subséquemment, que restera-t-il de nos efforts ?

— Eh bien, d'autres prendront notre place ! Nous aurons prouvé, par notre exemple, que l'oppression coloniale n'est pas inscrite dans le marbre, et qu'il ne dépend que de nous de faire tomber cet odieux colosse aux pieds d'argile. Ce qui sera alors incroyable, du moins aux yeux de l'occupant, ce ne sera pas seulement ce qui arrivera, mais que nous le fassions ensemble. Vous saisissez ? Nous n'aurons pas subi ces moments. Nous aurons décidé et accompli.

— Mais si nous échouons d'emblée, cela ne fera que renforcer leurs craintes de représailles à la moindre incartade. Tu surestimes beaucoup l'enthousiasme d'un peuple confronté à une révolution écrasée, et je ne vois pas pourquoi nous devrions nous précipiter alors qu'en temporisant un peu plus longtemps nous nous donnerions de bien meilleures chances, en attendant une conjoncture plus favorable.

— Attendre, attendre, toujours attendre... répéta nerveusement Aomar, fixant d'un œil noir sa salade de riz démoulée. Et eux, ont-ils attendu au moment de nous opprimer ? Les Vietnamiens ont-ils attendu lorsque l'heure a sonné de gagner leur liberté, de secouer les gonds de leur sujétion ? Nous ne pouvons nous permettre d'attendre plus longtemps, ou notre révolte sera tuée dans l'œuf, conclut-il, la voix empreinte d'une colère qui menaçait de devenir désespérée.

Ces mots tombèrent comme une sentence sur l'assistance. Tandis qu'il remplaçait le curry de lotte par des boules de morue, le père Clément se risqua à prononcer quelques mots : « Quelle que soit l'heure du combat, nul doute qu'elle sonnera, un jour ou l'autre. Malheureusement il existe en ce monde des personnes qui ne comprennent aucun autre argument que l'usage de la force. »

Noreddine acquiesça à ces paroles qui, au fond de lui, réveillaient un profond malaise. Depuis sa plus tendre enfance, il avait une aversion complète pour le conflit, envers toute forme de violence. Bien sûr, en grandissant, il s'était familiarisé à la rhétorique révolutionnaire de son époque, qui appelait à lutter aussi bien contre l'oppression coloniale que contre celle imposée par les plus fortunés aux déshérités. Mais, il s'en rendait compte à présent, ces luttes étaient demeurées abstraites, confinées à un coin de son imagination sans lien profond avec le réel.

Aujourd'hui, l'Histoire l'avait rattrapé, le mettant face à ses contradictions. Après des décennies à renâcler, son peuple se soulevait face à l'injustice. Et lui, que faisait-il ? Les traités et les pamphlets qu'il avait avidement consommés depuis son adolescence auraient dû le préparer à ce moment : ne devait-il pas mettre ses hésitations personnelles de côté pour se fondre dans les aspirations collectives des siens ? Pouvait-il encore se permettre de jouer sa partition à l'heure où son

peuple entamait, à l'unisson, la plus cruciale des symphonies? À ces questions, Noredidine aurait voulu répondre avec une ferme clarté, suivre l'exemple d'Aomar et ne laisser aucun attermolement entraver sa résolution.

Cependant, la réalité de la guerre qui se dessinait à présent allait si viscéralement à l'encontre de sa personnalité qu'il ne pouvait se résoudre à prendre la lutte à bras-le-corps. Il s'était ainsi trouvé figé dans une douloureuse paralysie. Comment parvenir à sortir de cet immobilisme qui le taraudait impitoyablement?

Ces difficultés avaient réveillé en lui une fierté blessée. Quoi donc, était-il incapable de se battre, d'une manière ou d'une autre, aux côtés des siens? Manquait-il de courage? Cette pensée le révoltait, d'autant plus qu'il avait l'impression de subir ces bouleversements alors même que tout, dans ses convictions, dans ses pensées, dans ses sentiments, aurait dû accueillir à bras ouverts le nouveau monde qui se dessinait devant lui.

Tandis que Noredidine se plongeait dans ses réflexions songeuses, Aomar renchérit, heureux de trouver une confirmation de sa conviction dans les paroles du père Clément: « Une belle bataille pour la vie et l'honneur est lancée. Du courage des hommes et des femmes du pays dépendra la fin du drame algérien. L'heure n'est plus aux hésitations et, quelle que soit la forme que prendra le combat, il nous appartient de lutter pour écrire l'avenir

de notre pays et crier notre infortune à la face du monde. Nous avons tergiversé trop longtemps face aux révoltes qui secouent déjà la Tunisie et le Maroc. Laissons parler notre courage; cessons de subir l'ordre des choses comme s'il s'agissait d'une fatalité et demain nous goûterons aux fruits de la liberté! »

Seul dans sa chambre, Larbi griffonnait nerveusement des slogans, les rayait, recommençait tout depuis le début, dans un interminable ballet aussi nerveux que créatif. Il devait achever l'écriture d'un tract qu'il remettrait à un responsable du parti le lendemain matin, et ne voulait pas manquer l'occasion de mobiliser les siens. Baissant les yeux vers son bloc-notes, il se concentra encore davantage, sa plume frémissant, attendant son ordre pour fondre sur le papier.

Nombreux étaient les alliés de la cause qui mettaient en avant le nombre supérieur d'Algériens face aux colons. Puisque les musulmans étaient dix fois plus nombreux que les Européens, ils auraient forcément l'avantage au moment d'entamer un conflit pour reprendre possession de leurs terres: même si leurs adversaires étaient quatre ou cinq fois plus dangereux, ils pourraient prendre le dessus, à condition de demeurer solidaires.

Larbi comprenait la logique derrière ce raisonnement, qui visait à donner courage aux leurs à

l'heure d'aborder cette lutte cruciale. Mais il rejetait l'idée sous-jacente, qui partait du principe qu'une seule vie européenne aurait valu davantage qu'une demi-douzaine de vies algériennes.

Pour Larbi, il s'agissait d'un reliquat colonial, d'une intériorisation de la pensée impérialiste qui amoindrissait tout ce qui avait trait aux « races inférieures » : leurs langues, leurs cultures, leurs vies. Ceux qui étaient aujourd'hui partisans de la rhétorique du nombre pensaient retourner ces idées contre leurs créateurs, en leur faisant prendre conscience de la faiblesse de leur poids numérique.

Larbi y voyait une concession voilée, comme si les résistants algériens avaient admis une première défaite face à la présumée supériorité française. La vie d'un combattant de la liberté n'aurait su être bradée face à celles des oppresseurs. Surtout, lorsque l'indépendance serait finalement arrachée, – et Larbi ne doutait pas du triomphe ultime de leur cause – il serait primordial de bâtir une nation où la vie de chaque citoyen serait plus précieuse qu'un diamant, où la sauvegarde de sa liberté et sa prospérité serait un phare guidant les décisions politiques.

Larbi était convaincu que les racines de cette Algérie plongeaient dans le terreau de la révolution, que la manière d'aborder la lutte pour l'indépendance préfigurerait l'État à venir. Aussi, le parti se devait-il, dès à présent, d'accorder la plus

haute valeur à la vie de ses membres et de ceux qu'il devait protéger.

Hésitant encore quelques instants, Larbi traça à la pointe de sa plume : « *Notre dignité n'est pas une marchandise, nos vies valent mieux que des compromis. Un autre destin est possible, une existence où nous ne serions plus traités comme du bétail mais reconnus à notre juste valeur, où nous ne nous excuserions pas de respirer pour ne pas offenser les puissants. Afin de construire ce monde nouveau, une seule solution se dessine : croire en l'Algérie...* »

Anir était étourdi par la nuit céleste qu'il avait vécue. Tout, dans cette rencontre, lui semblait surgi d'un autre monde ; un monde dans lequel, il ne savait trop pour quelle raison, on l'avait convié. Il se raccrochait aux souvenirs de la veille, et pouvait encore sentir le goût des mets succulents imbiber son palais, revoyait les couverts finement ciselés, l'horloge murale de Mangana, les tableaux saisissants accrochés aux murs. Les scènes que ces derniers décrivaient se mélangeaient dans son esprit et lui paraissaient à présent aussi réelles que le beau visage de Saïd. Cette soirée avait allumé des étoiles dans ses yeux, rempli sa tête de questions. Qui était-il finalement ?

À présent, comme davantage éveillé au monde, son regard s'attardait sur la rue écrasée

par le soleil, les faméliques silhouettes de femmes ou d'hommes, sur ces faciès parcheminés où l'on pouvait lire une peine indicible. Il laissa alors échapper une question destinée autant à Aomar qu'à lui-même :

— Enfin, pourquoi ? Pourquoi les nôtres sont-ils si malheureux ?

— Parce qu'ils sont pauvres ; que leur vie est ainsi faite ; que chaque bouchée de pain est une chance inouïe à leurs yeux en même temps qu'elle prolonge leur calvaire. Notre seul avantage est que nous partageons tous la même révolte, la même colère vis-à-vis de notre sort. Cette flamme existe même chez les quelques indigènes qui ne souffrent pas des mêmes maux que les autres.

— Ces privilégiés ne sont donc pas avec les oppresseurs ?

— Rarement.

— Ils ne nous empêchent pas de nous révolter ?

— Non. Les traîtres sont ailleurs.

Aomar jeta quelques regards en biais, avant de reprendre :

— Ils sont de ceux que les autorités payent directement, qui ne doivent leur pouvoir et leurs maigres richesses qu'à leur dévouement à l'occupant. Ce sont les escouades de cadres indigènes zélés, prompts à dénoncer les plus « subversifs » des leurs, un leitmotiv simpliste dégoulinant de leurs lèvres : nous serions anti-Français !

— Ce sont donc eux les coupables ?

— Pas entièrement. Il serait facile de désigner ces bougres repoussants comme responsables de tous nos malheurs. Mais il y a autre chose. Il existe, dans notre inconscient, une voix lourde, ankylosante, qui nous murmure sans arrêt que des afflictions si grandes ne pourraient qu'être notre destin. Et que faire contre le destin ? Il ne nous resterait qu'à l'accepter, en espérant qu'il nous réserve une souffrance moins grande à l'avenir. Nous affublons parfois cette voix surnoise du nom de « bon sens », pour lui conférer une légitimité qu'elle ne mérite pas. C'est ainsi qu'un peuple se passe les menottes.

Consterné, Anir écoutait l'exposé de son aîné. Il aurait voulu avoir quelque motif d'espoir à opposer à ces paroles, mais son intelligence ne trouvait aucun moyen de contrer cet argumentaire à la juste dureté. Les silhouettes qui s'aventuraient au-dehors à cette heure-ci étaient toutes tournées vers la terre, avançant à grand-peine, continuant leur vie sans oser relever la tête, menant une existence embrasée par le soleil sans qu'il parvînt à l'éclairer. Accompagnant le regard du jeune garçon et devinant sans doute ses pensées, Aomar reprit : « Et pourtant, il ne nous manque pas grand-chose pour briser nos liens. Les exemples abondent de peuples longtemps opprimés se relevant soudain comme un seul homme, et faisant payer aux tyrans l'infamie qu'ils ont endurée. Nous sommes nombreux, plus nombreux que les Européens

venus sur nos terres, plus nombreux que les étoiles qui contemplent notre déchéance. Notre pauvreté va grandissant, nos malheurs deviennent à chaque instant moins soutenables. Nous nous rappelons tous encore qu'il fut un temps où ces terres nous appartenaient. Nul besoin d'être un oracle pour le voir, pour voir que ça ne peut pas continuer ainsi. Il suffirait d'une étincelle... »

Tandis qu'ils arrivaient à l'impasse des artisans, les paroles d'Aomar résonnaient aux oreilles d'Anir comme une mélodie de victoire prochaine. Il ne trouvait toujours rien à redire au discours qu'il entendait, mais cette fois-ci il ne cherchait même pas d'alternative, buvant les mots du jeune homme avec avidité tout en observant les autres enfants avec un regard neuf. Leur misère ne serait donc pas éternelle. Ces malheureux verraient peut-être l'avènement d'un monde nouveau. Aomar croyait en un autre destin possible et, si Aomar y croyait, l'espoir était donc permis ! Anir trouvait dans cette conversation la confirmation de ses pensées aussi instinctives que nébuleuses, une validation de la colère qui l'animait lorsque, d'ordinaire, les adultes tentaient de justifier leur condition face à ses questions. Aomar était certes un adulte, mais lui ne trichait pas, il utilisait leurs armes pour dire la vérité, pour la décrire mieux qu'aucun autre et appeler de ses vœux les changements que tant de peureux semblaient redouter. Il n'esquivait pas les interrogations, même les

plus douloureuses. Il parlait à Anir et comme Anir aurait voulu parler.

Lorsqu'ils s'approchèrent de l'impasse des artisans, Aomar se sépara de son compagnon, et Anir parcourut seul les derniers mètres le séparant de la Mauresque. L'édifice, quoiqu'ancien, donnait une impression de solidité à toute épreuve et consistait en une bâtisse blanche. Le jeune garçon contourna le pâté de maison, poussant la modeste porte en bois de l'entrée des propriétaires. Il fut aussitôt accueilli par une femme frêle, aux épaules légèrement voûtées, à la chevelure d'un noir de jais ramenée sur son dos en une longue tresse. Sa mère Taos lui souriait. En voyant revenir son fils d'une escapade si extraordinaire, elle ne put empêcher son regard de s'embuer de fierté.

Entourant l'enfant de cent caresses et de mille questions, elle le conduisit à l'étage où l'attendait un copieux goûter servi sur une table basse aux pieds effilés. Anir paraissait néanmoins indifférent à ces attentions, comme si sa tête était restée du côté de la rue de Mostaganem. Voyant qu'il refusait, la mine boudeuse, jusqu'aux beignets qu'on lui proposait, Taos n'eut d'autre choix que de l'envoyer faire ses devoirs.

« N'oublie pas d'embrasser Nanna avant de commencer ton travail », ajouta-t-elle simplement.

Anir acquiesça du même air absent qu'il arborait depuis son retour, laissa sa mère perplexe, et parcourut les galeries de la maison mauresque. Taos s'était attendue à retrouver Anir émerveillé par sa rencontre avec Saïd, s'imaginant qu'il se serait empressé de lui narrer son expédition avec force détails. En lieu de cet enthousiasme, elle avait vu revenir un fils pensif et quelque peu dédaigneux de la vie à la Mauresque.

Après avoir passé quelques instants auprès de sa grand-mère, Anir s'enferma promptement dans son bureau. En fait de bureau, il ne s'agissait que d'une petite pièce munie d'une table et d'une chaise. Il sortit ses affaires d'école et observa sans le lire l'énoncé de l'exercice donné par Simone. Il n'avait, à vrai dire, pas grande envie d'étudier en ce moment. Désobéissant à sa volonté, ses sens s'égarèrent aux quatre coins de la pièce, en franchissant les limites pour guetter les bruits qui lui parvenaient de la rue d'Arzew.

Il était conscient de son malaise apathique. Cependant, il voulait se convaincre que ce n'était pas l'envie du confort observé chez Saïd qui l'obsédait. Non, il ne pouvait s'abaisser à de telles jalousies enfantines. Il enviait surtout l'atmosphère qui régnait chez son oncle, ces conversations qui, loin de répéter *ad nauseam* des banalités, avaient appris tant de nouvelles choses à l'enfant.

« Vous reconnaissez l'heure aux bruits de la rue. Matin, midi... »